La littérature actuelle : passé composé, passé biaisé, imparfait… Si mémoire nous est contée

Ioana Bot
Faculté des Lettres
Université « Babeş-Bolyai »

Synergies *Roumanie* n° 4 - 2009 pp. 221-225

Résumé : *Cette étude critique présente l''histoire récente de la littérature roumaine, comme image synthétique des mises et des buts de l'acte littéraire / critique. C'est une approche du niveau figuré et du sujet littéraire, autour des fonctions historiques, politiques et journalistiques de la littérature avant et après 1990. La littérature est vue comme discours des idéologies alternatives, plus précisément comme moyen de conservation de la mémoire, avec ses stéréotypies et ses mutations du « littéraire ».*

Mots-clé : *niveau « figural » du littéraire, rhétorique figurative, figures obliques, ressources « ésopiques » du langage et de l'imaginaire*

Abstract : *The recent history of the Romanian literature, as a synthetic image of its projects and results, in terms of literary and critical activity. Figural level and literary subject. The historical, political and journalistic functions, before and after 1990. Literature as a discourse of alternative ideologies; literature as a means of preserving the memory. Stereotypes and mutations of "the literary".*

Keywords : *literary « figurative » level, figurative rhetoric, oblique figures, « aesopic » resources of language and of imaginary*

La littérature roumaine entretient, décidément, une relation difficile avec le passé récent : la soif de vérité (normale, si l'on songe aux interdictions « infinies » des 50 années de dictature) s'est vue accompagner par toute une suite de contextualisations et de recalibrements des rapports de la littérature au réel (au réel immédiat, aussi bien qu'à celui qui n'est plus que mémoire – faible ou bien forte…) : si, immédiatement après la chute du régime communiste, la question qui semblait préoccuper le plus les intellectuels roumains était du domaine éthique (« avons-nous eu une résistance culturelle au vrai sens du mot ? », « pourquoi n'a-t-on pas eu un Havel ? », etc.), avec le passage du temps on a assisté dans les débats publics ainsi que dans les textes de réflexion et d'opinion à un glissement vers des problèmes plus spécifiques, tels « comment dire l'inexprimable de notre ancienne vie sous la dictature ? », « comment écrire l'histoire de la littérature roumaine au temps du communisme ? » et ainsi

BDD-A2300 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:10 UTC)

de suite. Ceci pour dire que la littérature s'est vue confronter à un problème de mémoire – aussi bien qu'à un problème de métabolisation de celle-ci dans le discours, le problème d'en faire un art « à travers les paroles ».

La question principale, il me semble, concerne dans ce cas la capacité de la littérature en soi, aussi bien que celle des écrits métalittéraires (l'histoire de la littérature, en premier), de gérer un champ de forces extrêmement hétérogènes, tout comme d'adapter ses concepts « établis » à la réalité de son objet de discours respectif. Qu'il s'agisse de 1. …la réalité communiste sur laquelle la littérature était censée témoigner sans restriction aucune, 2. …la nouvelle réalité postcommuniste, à laquelle le monde roumain était peu préparé, ou bien 3. …des écrits portant sur tout ceci, ce qui serait à constater sur le terrain, vingt ans après, c'est une difficulté du discours (méta)littéraire de s'articuler en posant des perspectives interrogatives et critiques sur l'histoire récente de la Roumanie. Malgré le fait que l'élimination de l'idéologie (politique) du domaine du littéraire semble être la libération majeure de notre domaine, l'histoire de la littérature (comme littérature au second degré), aussi bien que l'histoire de notre passé récent ajournent leur mise en œuvre. Pourquoi cela ? En d'autres mots, pourquoi, 20 ans après la chute de la dictature, nous n'avons toujours pas d'histoires littéraires détaillées et systématiques, pour mettre en narration la période communiste, pour raconter son histoire (ou bien ses histoireS, certes…), pour réintégrer ses traumas et son demi-siècle dans un ensemble cohérent et intelligible, dans un discours majeur qui donnerait un sens à tout ce qui continue à être perçu comme tenant de l'ordre du « manque de sens », de l'absurde même ? J'essaierai de reprendre ce questionnement à petit pas.

Après décembre 1989, l'une des principales obsessions des intellectuels roumains a été la sauvegarde de la mémoire, d'une mémoire patrimoniale qui assurerait du coup une identité véritable pour toute une nation vulnérabilisée davantage par la récente libération.

Au début, il s'agissait du passé non censuré : soit simplement interdit, soit coupé en morceaux, malformé. Ensuite, il y avait notre terrible faim de biographies (plus ou moins exemplaires), faim de destinées – réussites ou échecs – situées au centre, dans les marges ou dans l'entre-deux caché de l'histoire. Après tant de déshumanisation et altération de l'âme nationale, la faim d'authenticité formative, sensible, n'était que chose naturelle. L'histoire et l'éthique, la politique et la destinée individuelle. Finalement, avec l'exfoliation des archives secrètes, vint le retour des exilés, doublant la sonate des spectres des mémoires des enfants prodigues[1].

Etait-ce une modalité d'atteindre la Vérité sur nous-mêmes ? Assez vite, il devint clair que ce qu'on écrivait était une « histoire aux substituts, certes. La phobie éternelle des Roumains face aux faits et à la précision. Nous n'avons pas d'histoires complètes et non-biaisées des institutions et des partis politiques, mais nous avons toujours des évocations subjectives, artistiques et moralistes des bons vieux jours. Des mémoires de différents points de vue sur Antonescu et les légionnaires, mais pas encore une histoire complète des années 30, pour ne rien dire sur l'histoire du Parti Communiste Roumain, qui a donné naissance à

BDD-A2300 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:10 UTC)

d'innombrables romans… »[2]. La diversion de la « vérité oblique » - telle qu'elle est diagnostiquée par Dan C. Mihailescu – est en effet le mobile de la littérature comme oblique, comme moyen allégorique d'expression de la vérité. A notre avis, elle n'est pas à incriminer pour cette oblicité qui lui est, pour ainsi dire, substantielle, mais elle doit être étudiée comme telle d'autant plus que cette solution « allégorique » semble caractériser les poétiques les plus différentes des auteurs contemporains.

Si, pendant le régime communiste, la littérature a été un substitut au discours (interdit) des idéologies alternatives, par rapport au Parti Unique, il est évident, 20 ans après, que la littérature (comprise en premier lieu comme *Kunst durch Sprache* et seulement ensuite comme « fiction ») continue à se faire à l'aide de moyens spécifiques tout aussi obliques, que l'expression de la vérité n'a pas change de mode de figuration discursive.

La littérature de la Roumanie post-communiste a au moins deux sujets difficiles devant soi : l'un concerne son niveau « figural », héritage d'une longue tradition rhétorique hautement figurative, pour la plupart constituée de figures obliques. Cette tradition veut que nous soyons habitués à la parabole littéraire, ainsi qu'à d'autres ressources « ésopiques » du langage et de l'imaginaire pour codifier des positions idéologiques et des attitudes politiques. L'autre problème concerne le sujet même du littéraire : les vérités du réel, que l'on ne doit plus cacher, mais qui semblent demeurer « indicibles » directement. La soif de vérité (souvent, rejetant les premières tentatives « fictionalisées » de l'exprimer, par le biais de la prose des années 90, qui eut droit à un accueil pour le moins mitigé) nous vient avec une forte crainte face à cette vérité. Et l'ambiguïté de cette situation brouille encore plus les cartes des territoires du littéraire. Dans les termes employés par Sanda Cordos, l'un des meilleurs spécialistes de la période littéraire postcommuniste, le tableau à envisager a les contours suivants :

Dès 1990, la littérature perd sa surcharge communautaire et est libérée de ses attributs historiques, politiques et journalistiques. La littérature cesse alors de jouer le rôle de détenteur de vérité et les pages des livres de littérature ne sont plus lues avec cette curiosité brève, aigue, réservée aux révélations communautaires. Cette curiosité semble être transférée naturellement vers la presse. En cessant d'être un discours communautaire aux enjeux multiples, la littérature a été forcée à se reconsidérer (ses thèmes, son destinataire, son langage et sa vision) dans l'espace plus étroit de l'art et à se placer, précisément à cause de son statut artistique, à l'intérieur de ces frontières d'où la littérature a toujours parlé. Pour conserver sa vivacité dans l'aire périphérique, la littérature doit faire preuve d'encore plus de pouvoir, d'énergie et de motivation. Presque autant qu'il lui fallut à l'époque où elle était le phare d'un pays endormi de force, drogué de peur, de froid et d'impuissance. /…/ la littérature cesse de promettre (et les lecteurs ne le lui demandent même pas) la porte vers le ciel, le salut ou au moins la domestication des peurs d'une communauté condamnée à l'obéissance aveugle. Elle peut en échange abriter /…/ la conscience individuelle d'un lecteur qui s'en approche volontairement et qui se laisse ravir. Cet échange de la littérature, dans son contenu, sa fonction et ses formes institutionnelles signifie un processus continué à différents

BDD-A2300 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:10 UTC)

niveaux, qui implique des phénomènes, des institutions, des orientations et des poétiques à retrouver sous des apparences souvent surprenantes[3].

Du coté du discours métalittéraire, il est clair que le contexte d'apparition et de réception des œuvres de la période communiste se refuse à toute intégration dans une *narration majeure* de la résistance héroïque (par le biais de la culture) contre le pouvoir dictatorial. Le manque d'homogénéité du contexte n'est pas la seule difficulté structurale. Des caractéristiques apparemment mineures – mais effectivement définitoires – viennent s'ajouter au contexte ; des caractéristiques qui font que les situations révélatoires soient rarement exemplaires ou ouvertes à la typologisation. La reconstruction du contexte peut aisément donner au chercheur le sentiment du vain et la frustration due à l'impossibilité de reconstruire dans une perspective rétroactive l'héroïsme des faits passés. Le triomphe (de la littérature contre les méchants communistes) n'est pas un fait glorieux et parfois il semble résister à la glorification postérieure. Effectivement, dans ce cas, ce n'est pas une *historia magistra vitae* des temps jadis de l'histoire littéraire. Brisé dans les milliers des lats d'une vie vécue pendant 50 ans dans la terreur, non-homogène (et se refusant à la homogénéisation antérieurement souhaitée par les directives du Parti unique), le contexte historique de la production littéraire ainsi que de sa réception semble se refuser à une narrativisation héroïque et confortable, capable de construire une forte identité (éventuellement, une identité nationale fière et nouvelle).

Dans les termes de la même Sanda Cordos, « En ce qui concerne la façon dont la littérature se rapporte au passé communiste après 1990, la nostalgie, même sa force reconstructive, est probablement à l'œuvre ici : une nostalgie, pourtant, pour le passé que le communisme a interdit, tordu ou effacé »[4]. La littérature se voit de nouveau attribuer la fonction de récupératrice de mémoire et de restauratrice de l'histoire détruite. Cette récupération (dans laquelle nous pouvons, 20 ans après, lire aisément un programme « subliminal » de nombre de textes récents) est faite « au nom de la vérité », mais elle utilise toujours les moyens obliques de la littérature. L'accès à la vérité du passé peut être plus facile par le biais de la littérature, mais ceci est rendu plus difficile par le propre du littéraire : son caractère rhétoriquement biaisé, irréductible. Accéder à la vérité, peut-être, mais ceci n'est possible que par l'intermédiaire du discours, donc, de la parole en tant qu'intermédiaire qui fait partie de la substance même du littéraire. Il n'y a pas plus direct que cela, si l'on parle d'un art de la parole. Notre faim de vérité doit se contenter de ses représentations fictives, des discours sur la vérité, des voiles d'images dévoilant et couvrant en même temps le réel.

Dans le sens de ces réflexions, il me semble que ce que nous devrions attendre n'est pas une narration cohérente de l'histoire récente de la littérature roumaine, ni une narration cohérente de l'histoire récente de la Roumanie par le biais de la littérature, mais une mosaïque discontinue, où il sera toujours question de contextualisation et d'impurification de l'objet nommé littérature. Devrait-on espérer une relation « normalisée » avec notre passé récent, par le biais de la littérature postcommuniste ? S'il est clair que la Roumanie post-communiste a un travail de mémoire difficile à accomplir (et notre entrée en

BDD-A2300 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:10 UTC)

Union Européenne n'a pas simplifié les choses de ce côté non plus)[5], la littérature récente peut très bien être lue comme un test révélateur des progrès dont nous sommes capables le long du chemin.

Notes

[1] Dan C. Mihăilescu, *Literatura română în postceaușism*, vol. I, Iași, Polirom, 2004, p. 10-11.
[2] *Ibidem*, p. 12.
[3] Sanda Cordoș, *În lumea nouă*, Cluj-Napoca, Dacia, 2003, p. 48.
[4] *Ibidem*, p. 51.
[5] Voir Mircea Vasilescu, *Eurotextes. Le continent qui nous sépare*. Traduction française de Ioana Bot, Genève, Metispresses (à paraître en avril 2010) - un recueil d'essais sur les difficultés de cette entrée en Europe sous le signe du postcommunisme roumain.

BDD-A2300 © 2009 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:10 UTC)